

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Béatrice vue d'en bas (extraits)

Michèle Mailhot

Number 50, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mailhot, M. (1988). Béatrice vue d'en bas (extraits). *Lettres québécoises*, (50), 25–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Extraits de

Béatrice vue d'en bas

Le gentil accueil de Beaujean n'emporta pourtant pas les réticences intimes de Béatrice, qui en fit bientôt une maladie. Brisée par les soins à me donner (laver, nourrir, nourrir, laver) elle s'effondra contre son cher téléphone : «Oh! Beaujean mange tout seul, comme un grand garçon maintenant. Mais c'est la Cathy! Elle ne veut rien avaler (la vie? la lie? le lait?) Toujours malade avec ça, vomissements et diarrhée. Je n'en peux plus...»

Béatrice pleurait. La coupe du téléphone débordait de larmes. Et moi, je pleurais de la voir pleurer, car j'étais née avec le cœur gros et le chagrin que Béatrice répandait partout me coupait l'appétit. Comment aurais-je pu vouloir manger, grossir, grandir? M'affermir en quelque sorte dans une situation qu'elle jugeait intolérable? Je voulais l'alléger, disparaître. Ne pas manger pour me faire encore plus petite, devenir légère comme une plume, ne plus être ce fardeau qui lui donnait si mal au dos. Car lorsque je l'entendais se plaindre à Bertrand : «J'ai des points dans le dos», je croyais que c'étaient aussi les miens. Et, pour ne pas la traverser de part en part lorsqu'elle me prenait contre elle, je les portais à ma bouche. Si bien que le cercle vicieux de notre inconfortable amour se renforçait de jour en jour : plus je me faisais légère, plus je lui pesais. Le langage des adultes ricochait contre ma tête dure. Béatrice, bourrelée de points douloureux entre les «omoplates» commença à parler de dépression nerveuse. Je connaissais déjà la dépression économique. C'était le plus important et presque le seul sujet de conversation, mais la dépression nerveuse semblait appartenir en propre à Béa affaiblie. Elle en parlait comme d'un chemin royal où l'on ne marche plus, mais où l'on est porté par les autres quelque part ailleurs. C'était comme son château et mon châtiment. Elle s'y rendait seule, poussée dans le dos par mes petits poings et si fort que le médecin dut intervenir : la maternité, constata-t-il, n'allait pas du tout à Béatrice.

Le diagnostic était juste, mais il arrivait un enfant trop tard.

* * *



On me mit au lait de vache et je ne m'aperçus même pas de la différence. C'est du moins ce que répétait Béatrice à son cher téléphone. Je tetais la tétine comme une bonne petite servrée. Apparemment du moins et pas très longtemps, car bientôt, de ces gencives gentilles et lisses, glisseront une série de dents éparses, si nombreuses et si bousculées qu'elles allaient devoir être réorganisées selon un ordre plus conventionnel par, disait Béatrice, «le deuxième plus grand orthodontiste» de Montréal, qui en comptait alors deux. Béatrice avait raison d'en parler beaucoup, car c'était à l'époque un événement considérable.

Considérons-le.

Pour des raisons que les sciences humaines cherchent encore, il se trouvait que seuls les Anglais — à part quelques cas isolés dans d'autres ethnies — étaient affectés, et cela dans un nombre étonnant, de ce qu'on appelle des buck teeth. Comment expliquer alors que moi, humble Canadienne française, j'en aie été atteinte et que je sois parvenue au cabinet du deuxième plus grand orthodontiste de la ville? Grâce, bien sûr, à Béatrice ex-employée de la très grande et très anglaise Bell Telephone Company. D'avoir travaillé dans l'Ouest, côtoyé des Anglais tous les jours et parlé à l'élite, l'avait marquée. Leurs dents cousues de fil d'argent lui étaient apparues un trait de richesse et de progrès. Hélas, cette information demeurerait tout à fait inutile dans l'Est défavorisé où les dents cariaient mais ne pointaient point. Jusqu'à ce que les miennes arrivent et que mes deux incisives refusent obstinément de se rapprocher et repoussent les autres dents ici et là tout de travers. Ce voyant, la mémoire de Béatrice ne fit qu'un tour : j'avais une gueule de riche!

Sa détermination renversa tous les obstacles à la course au trésor et, par un vrai miracle, je me retrouvai dans un luxueux cabinet de torture où le grand spécialiste me fourra dans la bouche deux U remplis de cire chaude, grands comme des fers à cheval. Quand il me déferra, je crus qu'il m'arrachait le front par en-dedans. Illusion de mon cœur gros car ma tête dure résista. La semaine suivante, il exhiba une monstrueuse mâchoire moulée et déclara : «Voilà ses dents» en posant sur le marbre noir une grimace préhistorique. Il m'opéra et quand je me réveillai, j'avais la bouche si pleine que je ne pouvais plus remuer la langue. L'avait-il cousue?

Béatrice me regarda un long moment, étonnée, muette : ça n'allait pas pour elle non plus. Car mon cas n'était pas anglais mais vulgairement québécois. Un cas de refoulement typique. On avait dû installer la prothèse non pas devant mais derrière les dents, de manière à les repousser vers l'avant en les rapprochant l'une de l'autre. J'avais la bouche bloquée, le palais harnaché dans un réseau de broches et de vis, la langue empêchée, mais quelle déception : ça ne se voyait pas. Tout le monde a quand même vu. Au «regardez!» je renversais la tête en arrière, j'ouvrais grand les mâchoires et une multitude de petits yeux et de grands nez sautaient dans ma bouche comme des poissons dans un verveux. Ensuite, Béatrice rappelait le coût de cette extravagance :

— Combien pensez-vous que ça peut coûter un appareil comme ça?

Personne n'en revenait.

— Tu es sûre Béatrice, que ça valait la peine?

Je pensais qu'ils parlaient de ma peine à moi, parce que l'amour maternel n'a pas de prix. J'allais en pleurant me faire une grimace dans la glace, maudire cette fortune enfouie dans une gueule qui ne paraissait pas plus belle pour autant.

— Dents croches! Dents croches!

Beaujean avait beau jeu et il en abusait. Béatrice le prenait contre elle et le grondait sévèrement :

— Allons, mon ange, il faut être gentil. Ce n'est pas parce que tu as de belles dents que tu peux te moquer de Cathy, n'est-ce pas, mon beau trésor? □